LE SINGE

critiques
politique
littérature
musique
évènementiel
débats d'idées

2004 - GRATUIT - lesinge_editions@hotmail.com

5

/ C. harles / Q. uint / F. aux / D. éfunt

Robert Desnos, *Corps et biens*

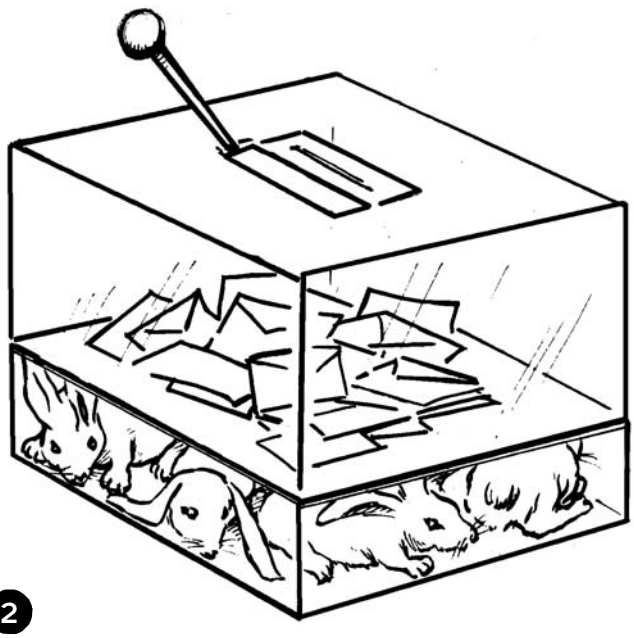
Edito

Le Singe se dote d'une ligne éditoriale. Quelques mots situés en première de couverture pour synthétiser l'idée d'être. Réduction qui n'en est pas.
Pour le reste, continuons à croire qu'il existe chez nos contemporains un désir, une ébauche d'envie peut-être, à sentir le mot caresser l'esprit. Tuons les poètes, soyons la poésie car il n'y a plus d'autre choix. Chaque lettre annonce et détruit le sens. Il n'y a pas de sens. Juste un équilibre précaire où la matière ne dit rien et semble tordre de douleur le cerveau éméché. Eméchons, éméchons …

au nom de la raison

A l'heure où la domination se propose, à coups d'expérimentations génétiques aveugles, de refermer sur l'humanité sa prison technologique et d'en jeter la clef, le temps nous est plus que jamais mesuré. Non par la venue prochaine d'une improbable perfection totalitaire : la technosphère bien fonctionnelle qu'on nous prépare sera à n'en pas douter aussi sûre qu'un gigantesque hôpital ultramoderne géré par informatique. Mais parce qu'il restera bien peu à jouer pour la liberté quand ce seront des hommes plus dépendants encore, faute d'être sortis à temps et volontairement de l'incarcération industrielle, que des débâcles high tech priveront des commodités de la vie artificielle et jetteront brutalement dans un monde dévasté. Effrayés d'être livrés à eux-mêmes, débilités, sans mémoire, et donc sans imagination pour faire autre chose, sous le fouet de la nécessité, que de recycler les vestiges des anciennes soumissions, vers quels nouveaux protecteurs se tourneront-ils ? Après l'exemple des sabotages de chimères génétiques agricoles, et alors que le désastre d'un mode de production est si patent (en particulier avec le détraquement climatique, aux effets sur la vie naturelle plus directs encore que ceux des manipulations génétiques), les conditions existent pour qu'une opposition anti-industrielle émerge et se déclare en tant que telle. S'il n'est pas élargi à l'ensemble des contraintes technologiques, le terrain de la « lutte anti-OGM » restera occupé, c'est à dire parasité, par divers succédanés de critique, qui se combinent d'ailleurs aisément dans la pâte molle de la rhétorique anti-mondialiste : la complaisante dénonciation façon Attac ou Monde diplomatique, où l'indignation se sanctifie elle-même comme summum de la conscience, sans qu'on dise jamais rien contre le mode de vie moderne (on s'y émerveille fort des espaces de liberté ouverts par le cyber-militantisme), et encore moins contre l'Etat, auquel on s'en remet pour instaurer, un jour peut-être, la transparence et le bonheur citoyen ; le consumérisme écologiquement correct, qui réclame de «bons produits», voire une «vie saine», pour continuer à supporter l'industrialisation totale du monde (on voit combien le corporatisme à peine masqué de la Confédération paysanne ou d'un Bové, inculpé avec Riesel dans le procès de Montpellier, contribue à alimenter l'illusionnisme publicitaire de l'agro-industrie labellisée terroir) ; enfin, le gauchisme prolongé, toujours en quête de justes causes pour soutenir son bluff activiste, et qui ne veut surtout pas réfléchir aux enjeux réels de l'opposition aux nécrotechnologies, préférant noyer tout cela dans sa vieille soupe de slogans « anticapitalistes ». (Ce gauchisme mouvementiste sert d'ailleurs très volontiers de piétaille manifestante et de masse de manœuvre aux néo-étatistes et citoyennistes, comme on l'a encore vu à Nice.) Dans ces diverses consolations que procure la fausse conscience - car il est consolant d'imaginer un capitalisme qui ne serait pas le processus même de la mécanisation du monde, mais seulement son excroissance marchande -, on retrouve le même compromis illusoire entre ce qu'on est bien obligé d'admettre et ce qu'on veut continuer de croire.

(suite en page 4)



Les Suicidés du Spectacle

Le rituel de l'année sociale voulait qu'on passe des grèves de printemps aux festivals d'été. C'est cette politique d'effacement du social par le culturel, le festif et le spectaculaire, qui a été brisée cette année par le mouvement des intermittents, et avec elle la stratégie de démobilisation qui avait encore si bien fonctionné le printemps dernier. La grève a crevé le mur des vacances et, quels que soient ses contenus et son mode d'action, ceci est un événement.

L'événement est aussi que ce soit la fraction inutile, la fraction productrice de signes inutiles, et non pas les cheminots ou les enseignants, qui en soit acteur. Les « victimes » de la grève ont changé elles aussi : ce ne sont plus les usagers du métro ou de la SNCF, mais les usagers du superflu et des biens immatériels de consommation. Et cela fait politiquement beaucoup plus mal, car ça touche le contrat et l'image symbolique d'une société. Il est intéressant de voir le patrimoine culturel dégénérer tout d'un coup en part maudite, dont on ne sait comment se débarrasser.

Et on ne saurait être trop reconnaissant au pouvoir d'avoir lui-même, par ses initiatives malheureuses, créé cette situation, d'avoir fait échec sans le vouloir au décervelage général, à cette orgie de « création » et de consommation culturelle dont nous sommes tous otages et complices (cependant les spectateurs « pris en otages » ont parfois, saisis par le syndrome de Stockholm, pris le parti des grévistes). On ne peut que se réjouir de cet aveuglement du pouvoir, qui n'a évidemment pas compris l'effet colossal de détournement des conflits par le loisir et la culture (déjà Nicollini à Rome dans les années 80 avait réussi à conjurer le terrorisme par un déploiement de fêtes, chez nous, ce fut Jack Lang qui fut l'artificier en chef de ce désamorçage).

De toute façon, on ne peut qu'apprécier cette cure, même éphémère, de désintoxication.

C'est donc du côté de l'Etat qu'on pourrait parler de suicide, par méconnaissance de ses propres intérêts. Or, ce sont les intermittents euxmêmes qu'on a accusés d'être « suicidaires ». Et d'une certaine façon, ils le sont, mais délibérément, et il s'agit là de bien autre chose que de se tirer une balle dans le pied. N'importe quelle action d'envergure implique une dimension suicidaire, et de remise en cause de ses propres privilèges. Déjà Mai 68 était un acte d'autodestruction de la culture, du savoir et du privilège universitaire. Ce savoir dont l'échange était devenu impossible, autant sur le plan économique et professionnel (plus de débouchés) que dans la relation de savoir et dans sa finalité, c'est lui qui se saborde en 68. C'était ça l'événement originel, que justement la grève générale, la grève « utile » est venue désamorcer, mais qui avait réussi à créer une fracture symbolique, au-delà de la fracture sociale. Ce qu'il en est advenu politiquement n'est pas déterminant - on ne juge pas un tel événement à ses conséquences « utiles ». Mais quand il n'y a pas cette sorte d'enjeu, qu'on disqualifie sous le terme infamant de « suicidaire », il n'y a plus événement, et tout rentre dans le jeu.

Il s'agit donc bien - et le fait est très rare - d'un attentat à la culture. Or, notre culture dominante est celle de la société du spectacle (devenue elle-même une tarte à la crème culturelle). Cet attentat « suicidaire » est donc un attentat contre la société du spectacle. Juste revanche contre le spectaculaire -- par les gens du spectacle eux-mêmes. C'est une fraction de ce monde du spectacle, devenu spectaculaire, qui en se sabordant, met fin, pour un moment, à cette extermination lente. La culture menacée de culturalité programmée et dévorante, se retourne contre elle-même.

On sait que la culture, la « vraie », est tenue pour rien. Elle est à la fois inestimable (dans le discours) et superflue, sans aucun intérêt. Que reste-t-il, à un moment donné, que de se transformer en rien et de se suicider pour faire la preuve de son anéantissement ? C'est en sacrifiant ce résidu inéchangeable qu'est la culture qu'on pose un défi au pouvoir, le seul qu'on puisse lui poser, car le pouvoir n'a véritablement peur que de la mort.

Evidemment, on peut objecter que les intermittents ne font, de nouveau, que mettre en spectacle leur refus de la société du spectacle - dans la ligne du spectaculaire intégré selon Debord. Tout comme on a pu objecter aux terroristes du 11 septembre qu'ils ne faisaient sans le vouloir que jouer le jeu du système. Dans cette perspective, il n'y a plus aucune contestation possible, aucune prise à revers de la culture ou de la puissance dominante. Mais une complicité au deuxième niveau, où l'envers et l'endroit se prolongent sur la bande infernale de l'anneau de Moebius - que ce soit celle de la société du spectacle ou celle de la mondialisation. L'objection est incontestable, et la situation, toute situation de ce type est aujourd'hui indécidable. Elle est en même temps difficilement supportable. À chacun de choisir et de prendre ses marques, en acte comme en théorie.

Jean Baudrillard

(suite de la page 2)

Dans ces diverses consolations que procure la fausse conscience - car il est consolant d'imaginer un capitalisme qui ne serait pas le processus même de la mécanisation du monde, mais seulement son excroissance marchande -, on retrouve le même compromis illusoire entre ce qu'on est bien obligé d'admettre et ce qu'on veut continuer de croire.

Il faut pourtant aller jusqu'aux dernières conséquences de la critique si l'on veut combattre le rationalisme technologique au nom de la raison (et non d'une des multiples illusions de sortie individuelle et immédiate du monde industriel que cette société s'empresse de fournir elle-même : spiritualités de synthèse, naturisme sectaire, irrationalisme illuminé, cyber-vie à la campagne, etc.).

Quand un biologiste un peu moins décervelé que ses confrères remarque qu'un homme bricolé génétiquement, avec échange standard des pièces défectueuses, cerveau compris, perdrait alors «toute identité, toute conscience de soi», il convient de comprendre que c'est seulement dans la mesure où cette «conscience de soi» s'est déjà éteinte qu'il de-vient possible d'envisager comme une bonne nouvelle la totale dépendance ainsi promise envers les prothèses technologiques et les tripatouillages génétiques, sans même voir que cette promesse sordide est en outre un plat mensonge, comme toute la pseudo-médecine qui prétend adapter l'homme à un milieu morbide. Les bricolages de la transgénèse échoueront bien sûr à nous transporter, misérablement immortels, dans un pays de cocagne cybernétique. Mais dans quel état sera la «conscience» des hommes qui auront espéré cela, accepté d'être les dociles cobayes de telles expériences de cryogénie *in vivo* ?

Avant que la pression de la nécessité n'impose tout simplement les procédures d'urgence et de mise sous perfusion de la nature moribonde (par exemple face au besoin d'adapter les cultures au nouveau régime climatique), on invoque encore, pour justifier l'acharnement technologique, l'atavique et insatiable curiosité humaine, ou encore le goût non moins ancré en l'home de l'aventure, de la nouveauté, de la variété, etc. En réalité, pour tout individu sensé, c'est à dire qui n'a pas renoncé à l'usage raisonné de ses sens, il n'y a rien qui puisse satisfaire ou même éveiller la curiosité dans cette entreprise de simplification qui ne procède jamais que par la dévitalisation, la stérilisation méthodique : on ne sort jamais du laboratoire, on l'étend à tout, pour retrouver partout les même présupposés mécanistes et les mêmes procédures techniques. Et cette uniformisation lugubre serait une aventure ? L'aventure et la découverte, ce serait bien plutôt de nous affranchir des entraves de nos prothèses et de nos écrans, de retrouver la vie des sensations directement éprouvées, sans filtre numérique, d'aller à pied à la rencontre du monde des nécessités matérielles, des réalités tangibles sur lesquelles on peut agir par soi-même ; et d'expérimenter chemin faisant des formes de communautés capables de choisir en toute conscience leurs outils techniques comme leurs modes d'association et d'entraide. Quant aux urgences qu'impose d'ores et déjà le délabrement de la survie administrée, ce sont aussi de telles communautés, libres parce que restreintes, qui pourraient effectivement y faire face, bien mieux en tout cas que la société de masse avec sa surenchère dans le gigantisme, qui ne «résoud» les problèmes qu'en les amplifiant.

Une critique de la société industrielle ne peut s'épargner d'en réfuter tout le système des besoins. (Que l'on se souvienne seulement de la façon dont les luttes antinucléaires s'étiolèrent et disparurent faute de remettre en cause les besoins justifiant la démesure énergétique.) Cela impose tout d'abord une claire démarcation d'avec tous les progressismes, en coupant court aux discussions métaphysiques sur l'essence vertueuse (ou non) de la recherche scientifique, publique ou privée : de quelles bonnes intentions ou de quelle perspective d'avenir radieux y aurait-il encore à la créditer, alors que nous suffoquons sous ses retombées ? Dans le monde du monopole industriel et marchand des sciences, des arts et des métiers, on n'est pas scientifique innocemment. Au-delà d'une élémentaire solidarité, le procès de Montpellier peut-être l'occasion de défendre les meilleures raisons du sabotage de chimères d'Etat, celles que vont tenter d'obscurcir les prévisibles tirades sur la « recherche publique » et son « contrôle citoyen ».

Que chacun prenne donc ses dispositions pour que l'insignifiance n'ait pas cette fois le monopole de la parole, et que ceux qui n'ont rien à dire ne soient pas comme d'habitude les seuls à s'exprimer. A défaut de quoi la « mobilisation » pour ce procès s'ajoutera à la liste des non-événements fastidieusement festifs, kermesses à la mode Millau et autres parades carnavalesques de bons sentiments.

René Riesel,
Encyclopédie des Nuisances

Une sensation de brûlure acide dans les membres, des muscles tordus et comme à vif, le sentiment d'être en verre et brisable, une peur, une rétraction devant le mouvement, et le bruit. Un désarroi inconscient de la marche, des gestes, des mouvements. Une volonté perpétuellement tendue pour les gestes les plus simples,
le renoncement au geste simple,
une fatigue renversante et centrale, une espèce de fatigue aspirante. Les mouvements à recomposer, une espèce de fatigue de mort, de la fatigue d'esprit pour une application de la tension musculaire la plus simple, le geste de prendre, de s'accrocher inconsciemment à quelque chose,
à soutenir par une volonté appliquée.
Une fatigue de commencement du monde, la sensation de son corps à porter, un sentiment de fragilité incroyable, et qui devient une brisante douleur,
un état d'engourdissement douloureux, une espèce d'engourdissement localisé à la peau, qui n'interdit aucun mouvement mais change le sentiment interne d'un membre, et donne à la simple station verticale le prix d'un effort victorieux.
Localisé probablement à la peau, mais senti comme la suppression radicale d'un membre, et ne présentant plus au cerveau que des images de membres filiformes et cotonneux, des images de membres lointains et pas à leur place. Une espèce de rupture intérieure de la correspondance de tous les nerfs.
Un vertige mouvant, une espèce d'éblouissement oblique qui accompagne tout effort, une coagulation de chaleur qui enserre toute l'étendue du crâne ou s'y découpe par morceaux, des plaques de chaleur qui se déplacent.
Une exacerbation douloureuse du crâne, une coupante pression des nerfs, la nuque acharnée à souffrir, des tempes qui se vitrifient ou se marbrent, une tête piétinée de chevaux.
Il faudrait parler maintenant de la décorporisation de la réalité, de cette espèce de rupture appliquée, on dirait, à se multiplier elle-même entre les choses et le sentiment qu'elles produisent sur notre esprit, la place qu'elles doivent prendre.
Ce classement instantané des choses dans les cellules de l'esprit, non pas tellement dans leur ordre logique, mais dans leur ordre sentimental, affectif
(qui ne se fait plus) :

les chose n'ont plus d'odeur, plus de sexe. Mais leur ordre logique aussi quelquefois est rompu à cause justement de leur manque de relent affectif. Les mots pourrissent à l'appel inconscient du cerveau, tous les mots pour n'importe quelle opération mentale, et surtout celles qui touchent aux ressorts les plus habituels, les plus actifs de l'esprit.

Artaud, Description d'un état physique

Réveillé, je vois
les débris de vie s'assembler
comme des œufs rapiécés
en même temps
que le rêve se disperse
et s'entasse sur la plage et le faubourg de cette île.

Quelle heure est-il ?

On l'annonce à la radio.
Je mets ma montre à la même heure.
Comme il fait sombre dans les rues,
on voit mal les aiguilles de bonne volonté.
Je m'arrête.

Fixé comme un appareil robuste
au fond du sourire jaune d'une femme laide
d'un vieil atelier de photo,
le patron regarde la télé, une cigarette à la bouche.
Il pleut sur lui tel quel
des lumières et des ombres censurées
et des langages censurés.
Les parties à peine mouillées,
le patron les laisse à sa femme,
celle-ci, de son côté, à son fils et à la femme de celui-ci,
surtout à ses petits-enfants,
avec une pudeur presque insolite
au point de se cacher de l'éventail de l'économie.

Ah ! Maudits soient ces œufs crus du matin !
Pipes et cigarettes pour mimer !
Petite fille-actionnaire !
Censure spontanée du censuré !
Rites pour apaiser des génies de terre !
Pailles !
Du grain de rêve, bas comme le brouillard
trempe mes chevilles.

Le patron s'est déjà assoupi.
Je tremble de tout mon corps
non pas par peur d'une mauvaise culture
mais pour être déçu de mon pauvre témoignage.

Iwata Hiroshi, Guantanamo

LA société qui s'annonce démocratique, quand elle est parvenue au stade du spectaculaire intégré, semble être admise partout comme étant la réalisation d'une *perfection fragile*. De sorte qu'elle ne doit plus être exposée à des attaques, puisqu'elle est fragile; et du reste n'est plus attaquable, puisque parfaite comme jamais société ne fut. C'est une société fragile parce qu'elle a grand mal à maîtriser sa dangereuse expansion technologique. Mais c'est une société parfaite pour être gouvernée; et la preuve, c'est que tous ceux qui aspirent à gouverner veulent gouverner celle-là, par les mêmes procédés, et la maintenir presque exactement comme elle est. C'est la première fois, dans l'Europe contemporaine, qu'aucun parti ou fragment de parti n'essaie plus de seulement prétendre qu'il tenterait de changer quelque chose d'important. La marchandise ne peut plus être critiquée par personne : ni en tant que système général, ni même en tant que cette pacotille déterminée qu'il aura convenu aux chefs d'entreprises de mettre pour l'instant sur le marché.

Partout où règne le spectacle, les seules forces organisées sont celles qui veulent le spectacle. Aucune ne peut donc plus être ennemie de ce qui existe, ni transgresser l'*omertà* qui concerne tout. On en a fini avec cette inquiétante conception, qui avait dominé durant plus de deux cents ans, selon laquelle une société pouvait être critiquable et transformable, réformée ou révolutionnée. Et cela n'a pas été obtenu par l'apparition d'arguments nouveaux, mais tout simplement parce que les arguments sont devenus inutiles. A ce résultat, on mesurera, plutôt que le bonheur général, la force redoutable des réseaux de la tyrannie.

Jamais censure n'a été plus parfaite. Jamais l'opinion de ceux à qui l'on fait croire encore, dans quelques pays, qu'ils sont restés des citoyens libres, n'a été moins autorisée à se faire connaître, chaque fois qu'il s'agit d'un choix qui affectera leur vie réelle. Jamais il n'a été permis de leur mentir avec une si parfaite absence de conséquence. Le spectateur est seulement censé ignorer tout, ne mériter rien. Qui regarde toujours, pour savoir la suite, n'agira jamais : et tel doit bien être le spectateur. [...] Tout ce qui n'est jamais sanctionné est véritablement permis. Il est donc archaïque de parler de scandale. On prête à un homme d'État italien de premier plan, ayant siégé simultanément dans le ministère et dans le gouvernement parallèle appelé P.2, *Potere Due*, un mot qui résume le plus profondément la période où, un peu après l'Italie et les états-Unis, est entré le monde entier : « Il y avait des scandales, mais il n'y en a plus. »

G. Debord,
Commentaires sur la Société du Spectacle.

MORT À CRÉDIT

Fièvre ou pas, je bourdonne toujours et tellement des deux oreilles que ça peut plus m'apprendre grand-chose. Depuis la guerre ça m'a sonné. Elle a couru derrière moi, la folie... tant et plus pendant vingt-deux ans. C'est coquet. Elle a essayé quinze cent bruits, un vacarme immense, mais j'ai déliré plus vite qu'elle, je l'ai baisée, je l'ai possédée au « finish ». Voilà ! Je déconne, je la charme, je la force à m'oublier. Ma grande rivale, c'est la musique, elle est coincée, elle se détériore dans le fond de mon esgourde... Elle en finit pas d'agonir... Elle m'ahurit à coups de trombone, elle se défend jour et nuit. J'ai tous les bruits de la nature, de la flûte au Niagara... Je promène le tambour et une avalanche de trombones... Je joue du triangle des semaines entières... Je ne crains personne au clairon. Je possède encore moi tout seul une volière complète de trois mille cinq cent vingt-sept petits oiseaux qui ne se calmeront jamais... C'est moi les orgues de l'Univers... J'ai tout fourni, la bidoche, l'esprit et le souffle... Souvent j'ai l'air épuisé. Les idées trébuchent et se vautrent. Je suis pas commode avec elles. Je fabrique l'Opéra du déluge. Au moment où le rideau tombe c'est le train de minuit qui entre en gare... La verrière d'en haut fracasse et s'écroule... La vapeur s'échappe par vingt-quatre soupapes... les chaînes bondissent jusqu'au troisième... Dans les wagons grands ouverts trois cents musiciens bien vinasseux déchirent l'atmosphère à quarante-cinq portées d'un coup...

Depuis vingt-deux ans, chaque soir il veut m'emporter... à minuit exactement... Mais moi aussi je sais me défendre... avec douze pures symphonies de cymbales, deux cataractes de rossignols... un troupeau complet de phoques qu'on brûle à feux doux... Voilà du travail pour célibataire... Rien à redire. C'est ma vie seconde. Elle me regarde.

LOUIS FERDINAND CÉLINE

Ceux qui veulent dépasser, dans tous ses aspects, l'ancien ordre établi ne peuvent s'attacher au désordre du présent, même dans la sphère de la culture. Il faut lutter sans plus attendre, aussi dans la culture, pour l'apparition concrète de l'ordre mouvant de l'avenir. C'est sa possibilité, déjà présente parmi nous, qui dévalorise toutes les expressions dans les formes culturelles connues. Il faut mener à leur extrême toutes les formes de pseudo-communication, pour parvenir un jour à une communication réelle directe (dans notre hypothèse d'emploi de moyens culturels supérieurs : la situation construite). La victoire sera pour ceux qui auront su faire le désordre sans l'aimer.

« Quelques critiques que puissent être la situation et les circonstances où vous vous trouvez, ne désespérez de rien; c'est dans les occasions où tout est à craindre, qu'il ne faut rien craindre; c'est lorsqu'on est environné de tous les dangers; qu'il n'en faut redouter aucun; c'est lorsqu'on est sans aucune ressource, qu'il faut compter sur toutes; c'est lorsqu'on est surpris qu'il faut surprendre l'ennemi lui-même. »

Sun-Tzu, ***L'Art de la Guerre.***